

# LE MONSTRE

code participant : N° 44592011

Ce matin très tôt, les chants d'oiseaux m'ont réveillé. Je suis de mauvaise humeur, ma nuit a été émaillée de rêves et d'insomnies. Matin nostalgique : les pâturages de Bramans à 2000 mètres d'altitude offrent pourtant un paysage verdoyant près d'un ciel azur. Tous mes copains dorment encore, fatigués et insouciant, la tête sur les pattes, le corps nu. De temps à autre, la cloche tinte à notre cou et nous fait sursauter comme l'aboiement du Patou, bon père de famille, qui nous sécurise tous en l'absence du berger.

Je m'appelle Gaspard, un mouton noir et blanc exilé de mon Ecosse natale. Ce matin d'octobre 1871, je soupire en pensant à ma famille restée à Inverness, pour fabriquer des tartans, ces célèbres kilts. Le van, ce petit train d'Ecosse qui nous ramenait chaque automne des Highlands au nord de la ligne des lochs, roule encore dans ma mémoire. Beaucoup de mes frères sont morts, la peau des malheureux a permis d'élaborer des cornemuses aux qualités acoustiques remarquables, d'autres sont passés à l'abattoir pour être transformés en « haggis », savourés à Edimbourg. Réveille toi, Gaspard, étires toi, sois heureux, tu es vivant ; tondu certes mais ta laine te réchauffera à nouveau comme un manteau pour l'hiver. Tu as la chance de voyager, de visiter les alpages français et italiens parce qu'un berger t'a ramené d'Ecosse, convaincu qu'un jour tu remplacerais l'homme, pour arracher l'herbe dans les prés du village de Bardonecchia où tu vis, en Italie, à une quarantaine de kilomètres de Modane par le mont Cenis.

Nous sommes arrivés ce matin d'août 1871, le mois où l'estive culmine, fatigués mais heureux de vivre dans l'insouciance, l'abondance, la légèreté et la liberté de l'altitude, après un long voyage en carriole sur les chemins chaotiques.

Nous étions serrés, estampillés sur le dos pour nous reconnaître, les uns derrière les autres, encadrés par les hommes et les chiens, devancés par les ânes chargés de couvertures et de vivres. Ils appellent cela la transhumance.

Le soleil, les jeux, les rires, la complicité et l'humour de notre communauté, les insectes, les oiseaux et l'herbe grasse, nous firent couler des jours si heureux.

L'automne s'annonce déjà et depuis deux jours, on murmure dans le troupeau que le retour dans la plaine approche. C'est peut être pour cela que je suis si fébrile et que ma famille me manque autant.

En fait, je suis angoissé car Achille et Martin, deux copains tout blanc, espiègles mais sympathiques, m'ont annoncé hier qu'après notre descente processionnaire vers le village de Modane, nous ne repartirons pas en carriole. Mais comment ? Pas à pied, mes rhumatismes me font souffrir chaque jour un peu plus et je m'essouffle dans les montées caillouteuses jusqu'au col.

Ils sont maintenant tous réveillés, debout et le bruit circule, s'amplifie d'oreille en oreille : « on part bientôt, on part à 10 heures ».

Anatole me bouscule et me dit : « hier j'ai fait l'aller-retour à Modane avec Paul le berger. En bas, les hommes sont en pleine effervescence, parlent de tunnel achevé. De grandes affiches sont placardées sous les yeux d'une foule impatiente et

# LE MONSTRE

code participant : N° 44592011

curieuse : trois mille ouvriers en France et en Italie, soixante quinze centimètres par jour à la barre à mine puis à la perforatrice à air comprimé, viennent d'achever le tunnel de douze kilomètres de long, qui relie Modane à Bardonecchia. C'est l'inauguration d'un exploit ! ».

La barrière alpine vient d'être franchie à l'initiative de Victor Emmanuel et du Prince Napoléon le frère de l'empereur et grâce au génie de Germain Sommeiller.

« Bon et alors, Anatole. Un tunnel, c'est un trou noir. Il faudra marcher à l'intérieur, les uns derrière les autres ? ».

J'angoisse : les humains réfléchissent, construisent et s'agitent, pour qui, pour quoi ? Sont-ils devenus fous ?

L'ordre est donné, dix heures, on lève le camp, serrés les uns contre les autres. Je suis au milieu du troupeau, repéré, noir et blanc. La longue descente nous oblige à abandonner derrière nous l'insouciance et la beauté des alpages, l'odeur et la senteur d'un été trop court. Il prend fin avec le froid qui pénètre déjà notre corps sous notre laine naissante. La peur et l'incertitude nous tétanisent lorsque nous rentrons au pas dans Modane par la rue principale.

Des applaudissements, des rires, la bonne humeur et la fanfare nous accueillent sur la grande place. Nos cloches tintent, on piétine, on attend dans la sueur et l'urine le sort qui sera donné à notre regroupement familial.

Ces hommes sont gais et hilares ; nous avançons sous leurs ordres sur un long quai de terre et de poussière. Uniformes bleus, bottes et godillots, casquettes et képis, gants noirs, visages noircis, ils sont là, ils s'agitent, on a peur, on tremble, le trou noir. Que se passe-t-il ?

Chuintements, grincements, l'agitation enflé, certains hommes courent, un coup de sifflet perce le tumulte. Serrés les uns contre les autres sur le quai, on a peur. Quelle destination ? Le trou noir.

Soudain, nos tremblements sont figés par la stupeur.

A cent mètres, un monstre s'ébranle sous sa carapace noire, ses énormes yeux clignent, ses larges pattes rondes grincent, une vapeur nauséabonde s'échappe de son crane ouvert. Un homme enfourne des pelletées de cailloux noirs dans sa gueule de feu. Le monstre hésitant tire deux, trois, quatre, cinq énormes caisses de métal vert olive pour les premières, rouillées et de couleur violacée pour les autres. Le cauchemar, l'horreur, l'enfer. Puis le monstre s'immobilise dans un vacarme de carcasses métalliques sous les applaudissements des humains et mon regard effaré. Une voix nasillarde s'échappe d'un porte voix. La bête gémit dans un râle de vapeur, on dirait qu'elle pleure. La cinquième caisse est là devant nous, l'homme aux gants noirs fait glisser la lourde porte enchâssée dans une mâchoire d'acier. On tire Achille par les pattes avant, il monte dans la caisse, puis Martin, Samuel et les autres, mes copains. Bousculés, ils s'installent, maladroits sur la paille qui recouvre le sol. Cinquante, quatre vingt... dans la caisse, l'air est irrespirable, on va étouffer, on va mourir...

# LE MONSTRE

code participant : N° 44592011

Anatole est derrière moi, le malin, le curieux, le débrouillard. Soudain il me chuchote sous le regard noir de l'homme chef de gare : « montes, n'aies pas peur. On rentre en Italie, dans deux heures on sera au village de Bardonecchia, chez nous ».

Nous sommes le seize octobre 1871 et nous profitons du passage du premier train pour voyageurs et bestiaux Paris - Rome qui va emprunter pour la première fois, le tunnel ferroviaire du Fréjus.

Le monstre se réveille à nouveau, il crache, il grince, il fume, il rugit... Toute la puissance de la bête furieuse en mouvement, nous fait quitter la nouvelle gare de Modane entraînant les cinq wagons chaotiques dans un brouhaha dantesque... Les yeux exorbités, la langue pendante, mes pattes se dérobaient sous mon corps couvert de sueur et de frissons, je m'affaissais et je m'évanouis...